

## *Le corps et la polis : l'iposexualité des jeunes*

**Laura Pigozzi**

### **1. Michel Ange: David et l'Adolescent**

Si l'adolescence est l'âge du repli et de l'isolement, elle est aussi l'âge de l'ouverture soudaine, du courage, de l'émergence du désir et de l'explosion pulsionnelle.

Lorsque Michel Ange sculpta David, il représenta la tension psychique et musculaire du garçon à la fronde, un instant avant le lancer victorieux contre le géant Goliath. L'artiste était lui-même, à cette époque-là, un jeune homme de 25 ans et laissait à la postérité l'image d'un David adolescent qui, vivandier de ses frères sur le champ de bataille, s'insère dans le monde et y prend place par le geste quasi infantile, mais d'une efficacité décisive, de la fronde.

Plus tard, Michel Ange sculpta une statue dite l'*Adolescent*, il s'agit d'une œuvre moins connue mais néanmoins d'une grande force d'expression, que l'on peut voir au musée de l'Ermitage, qui représente un jeune garçon accroupi, fermé sur lui-même, tragique et solitaire.

Si ces deux modes d'existence - le repli sur soi et l'audacieuse ouverture - coexistent depuis toujours chez les jeunes gens cependant, aujourd'hui, plutôt que l'image combative du David, c'est l'image de l'*Adolescent* affligé de Michel Ange que l'on perçoit à travers les figures fatales des *hikikomori* qui restent reclus dans leur chambre ou les pratiques autoagressives des *cutters*, ou bien chez ces jeunes gens hyposexués ou totalement asexués.

C'est la racine même de l'adolescence qui va sembler réduite à néant : en effet le verbe latin *adolesco* signifie « croître, prendre vigueur » mais ce qui, chez certains jeunes gens, va apparaître bloqué, c'est cet effort de grandir qui devrait être le propre de l'adolescent, de sorte que l'état d'adulte – c'est le même verbe, au participe passé, qui indique que l'acte de grandir est terminé - est atteint avec difficulté, voire pas du tout.

Il s'agit d'une *adolescence zéro* et d'une adolescence infinie, car si la variable  $x$  du désir de vivre tend vers zéro, la variable  $y$  du temps s'étire, elle, vers l'infini - comme une fonction hyperbolique (et que pourrait être d'autre une adolescence sinon un sursaut hyperbolique?) où à la diminution d'énergie de l'adolescent correspondrait une augmentation du temps nécessaire pour devenir adulte.

Le corps des adolescents est en train de changer, leur posture est une posture de repli vers un corps vide, inanimé, apathique, comme un sac que l'on aurait vidé, une implosion dans l'organisation structurale du soma. En tant que professeure de chant, j'ai pu remarquer une mollesse dans l'utilisation de l'appareil phonatoire que je n'avais jamais vue jusque là. Le désir de chanter se heurte à une posture non enracinée, flottante, incertaine. L'appui sur le diaphragme - qui sert à soutenir le son, moduler les volumes, imprimer un rythme à la voix - est toujours plus difficile car les jeunes peinent à percevoir leur corps, alors que chanter, c'est essentiellement faire chanter son corps.

L'adolescence est, pour la psychanalyse, la naissance d'un sujet, c'est-à-dire l'aventure fondatrice de la subjectivité. L'adolescence est aussi un passage mortel où le corps de l'enfant meurt.

## ***2. L'Hikikomori et les nouveaux ascétiques: l'anorexie sociale***

Le phénomène *hikikomori* - des jeunes gens qui se retirent du monde - est un des symptômes contemporains les plus dramatiques et les plus angoissants, et contagieux. (En Italie 120.000, mais toute l'Europe est bouleversée, comme le dit l'article de Le Monde du 30.08.19)

Comme l'*Adolescent* de Michel Ange, il s'agit de jeunes gens repliés sur eux-mêmes, retirés de la vie, qui évitent les contraintes sociales et qui ne répondent même pas à l'appel de l'amour.

Un *hikikomari* se heurte à un impossible lors du passage de l'enfance à la vie adulte, passage est perçu uniquement comme une perte impossible. Ne pas pouvoir perdre une partie de soi - la partie enfantine dans ce cas - cela veut dire que l'œuf est encore là, entier, qu'il n'a pas eu *sépartition*.

Une *carrière* d'*hikikomori* peut commencer de façon silencieuse, de la façon la plus innocente.

L'étrange personnage du récit fulgurant de **Hermann Melville**, *Bartleby le scribe*, répond invariablement « Je préférerais ne pas » aux demandes de son employeur. La déconcertante formule « I would prefer not to », comme Gilles Deleuze le souligne, n'est pas incorrecte en anglais mais est inhabituelle, agrammaticale, entre l'acceptation et le refus, entre le défi mémorable et l'anéantissement de soi. Nous pourrions considérer Bartleby comme un *hikikomori* ante litteram : sa morne vie se déroule dans le bureau où il dort et mange sans jamais sortir. Il se laissera mourir d'inedie comme la jeune Noa Pothoven.

Comme l'anorexique, l'*hikikomori* est souvent frugal : retraits du monde et retraits de la nourriture – comme pour Bartleby – peuvent aller de pair.

Dans les deux cas les sujets se soustraient à la vie en se murant dans un corps qu'ils ne veulent pas mettre en relation avec l'autre, car la relation objectale suppose un compromis que l'idéaliste n'est pas prêt à accepter: il redoute l'incomplétude à laquelle le désir pour l'autre l'exposerait.

Pour cette raison, le corps de l'*hikikomori* reste en-deçà de la sexualité, il ne recourt pas aux emblèmes phalliques du corps masculin, comme le corps de l'anorexique se tient à l'écart de la possibilité de séduire et de générer.

### **3. Une diffusé sexualité hikikomori**

La sexualité *hikikomori* peut concerner, aussi, nombre de garçons qui ne sont pas *hikikomori*.

Parmi les adolescents en consultation, j'ai perçut une vague méfiance à l'égard de l'amour et une forme diffuse d'hypo-sexualité, d'une sexualité vécue sur un ton mineur ou vécue uniquement sur le web. Cette chute tangible d'éros se lit aussi à travers la nette séparation qu'ils opèrent entre pulsion et amour : lorsqu'ils ont des rapports sexuels, ils ne veulent pas s'impliquer émotionnellement: « Je l'ai fait seulement pour voir comment c'était ».

Au Japon, une enquête révèle que 40% des jeunes hommes sont vierges. Les femmes déjà mariées - le plus souvent enfermées dans des mariages blancs, ce qui, après un enfant, est la norme au Japon - ont leur club où elles trouvent de galantes attentions masculines.

Les femmes plus jeunes fréquentent des lieux spécialisés, comme l'*Ikebukuro* de Tokyo, une sorte de bibliothèque de bandes dessinées manga traitant d'amours gay, dans lesquelles des éphèbes, aux longs cheveux, sont les protagonistes d'histoires romantiques, aux multiples rebondissements, entre ruptures et réconciliations. Ce sont des histoires différentes de celles qui s'adressent exclusivement aux gay. On peut comparer cette passion féminine pour ce genre de manga (*Yaoi*) à celle, souterraine mais enracinée, des jeunes filles occidentales pour les séries *Drag Queen*. Dans les deux cas, il s'agit d'une exploration du mystère de la sexualité et de la séduction, mais de façon oblique, moins directe – non sans exhiber parfois un trait pervers – et qui, presque toujours, indique qu'une distance est prise afin de conforter aussi bien une hyper-protection qu'une hypo-implication.

L'une d'elle avoue : « Devenir amoureux suppose une masse d'énergie et je n'ai pas d'énergie en ce moment. » Un faible élan désirant, le besoin de distance et la peur d'être emportés par une passion amoureuse caractérisent une génération . Les jeunes occidentaux aussi commencent à manifester un certain malaise avec l'intimité. Semblablement aux *hikikomori* et aux *fujoshi*, nos jeunes gens entrent dans le processus de sexualité avec retard et difficulté, prenant parfois le raccourci du virtuel. Un garçon raconte : « Ma copine est timide mais lorsqu'on tchate, elle se déchaîne vraiment et j'aime beaucoup ça ! » En fait, une pornographie où l'hymen reste intact, car le désir de pénétration devient plus fumeux, peut-être pour éviter aux garçons le surgissement d'angoisses touchant à la puissance, et chez les filles, la peur d'une insupportable invasion, plus particulièrement chez celles qui ont subi une intrusion parentale au cours de leur vie.

#### ***4. Annihilation du conflit et conclusion***

L'écrivain anglais **James G. Ballard**, dans son roman *Un jeu d'enfants*, donne un exemple, extrême mais limpide, des conséquences de l'annihilation du conflit entre parents et enfants.

Il est question d'un groupe d'enfants, préadolescents et adolescents, qui vivent avec leurs parents dans un village résidentiel, hypermoderne, enclos, pourvu de caméras en circuit fermé. Afin d'éviter tout conflit, les parents construisent un monde parfait où les jeunes gens sont constamment pris dans des activités réglées qu'ils partagent avec les parents : débats à propos de lectures communes, des discussions concernant des programmes télévisuels regardés ensemble, des petites fêtes au centre récréatif auxquelles participent aussi les adultes, des tournois de bridge mixtes (couples pères et filles contre mères et fils). Il n'y a pas une minute du temps des enfants qui ne soit soigneusement et intelligemment programmée. Dans cet « accueillant Alcatraz juvénile » où le conflit semble arasé, la tragédie se déclenche car « la tolérance illimitée et la compréhension des parents finit par priver les enfants de toute autonomie et par annuler, en eux, toute trace d'émotivité. » Si le conflit générationnel est un entraînement à la négociation des désirs, la gentille complicité dans laquelle les enfants sont élevés les prépare à celle déprivation sensorielle qui précède tout crime froidement organisé. La seule façon que trouvent les enfants pour conquérir un peu d'autonomie, c'est d'entrer dans la folie. Vouloir se préserver du conflit normal avec les enfants a déchainé une guerre bien pire. « Ce que les enfants n'arrivaient pas à supporter, c'était le *despotisme de la bonté*. »

Dans le roman de Ballard, l'absence du conflit se transforme en violence tournée vers l'extérieur qui frappe les parents mais, hors la fiction littéraire, elle peut devenir, au contraire, une attaque contre soi. Une patiente, mère de trois enfants, dit avec lucidité : « S'ils ne nous font pas la guerre, ils la font à eux-mêmes ».